

## AU SUJET DE SERAPHINE

C'est à partir des conversations rapportées par Alain Vircondelet que j'ai associé d'une écriture rapide, d'un seul jet, emportée par l'émotion du moment après avoir terminé la lecture du livre « Séraphine de la peinture à la folie » de Alain Vircondelet, édité en 2008 chez Albin Michel.

L'auteur rapporte que les infirmières notaient ce qu'elles entendaient de Séraphine quand elle parlait seule, souvent en conversation avec des personnes imaginaires. Mais de transmission en transmission, l'imaginaire peut y prendre, à chaque fois, une petite place qui peut faire douter de la réalité de la vie de l'artiste décédée et rapportée par l'auteur. Il n'en reste pas moins que l'histoire de Séraphine nous apporte, à nous encore ici dans le monde des vivants, une histoire à penser, à vivre avec ce que nous sommes aujourd'hui en la lisant, avec l'histoire qui nous soutient dans notre vie psychique depuis notre première enfance.

*« Il faut que les vases fassent le gros dos, le gros ventre, comme une maman, et l'arbre peut pousser, il peut s'élaner, s'affairer dans le ciel, toujours plus haut. »*

Qui fait le gros dos ? elle ? dans ses vases, y a-t-il la mère ? pour la faire pousser, grandir, tenir debout, continuer sa vie ? cela fait penser au test du dessin de l'arbre. *« Des vases toujours aussi épais. Ils sont comme des ventres, qui portent, parfois je mêle à la peinture de la terre, de la boue, du sang. » « Ce qui compte, ce sont les enfants qu'on fait. C'est Dieu qui les demande. Voilà pourquoi je peins des vases aussi épais ». Comme une dette à payer à Dieu en y « mettant des perles aux fleurs, je mets de l'or ». « Mais rien y fait, ces maudits vers réapparaissent. Souvent, ça me prend de manière terrible, là au ventre, avec une rage folle : il faut que je peigne, que je mette au jour tout ce que j'ai caché, là, dans la tête, au bout des doigts, dans le ventre, là où ça fait toujours aussi mal. Il faut donner naissance, Mme Duval, faire naître ».*

Bien que ses tableaux soient comme des cadeaux réalisés pour Dieu et pour la Vierge Sainte Mère, ils paraissent comme combler une dette comme un trou, une béance. Ce sont les vers, la vermine, qui la rongent au ventre très douloureusement qui la font peindre –là où elle y mettra, quand elle ne peindra plus, ses jumeaux fantasmés-. Elle peint pour donner naissance à quelque chose de nouveau pour elle, ce qu'elle a pu emmagasiner dans son regard lors de ses moments d'enfance passés dans la nature à garder les vaches, puis lors de ses moments d'adolescence et de jeune adulte passés dans la féerie mystique et gothique des cathédrales. Cet apaisement dure le temps de la réalisation d'une peinture et ces vers toujours là la talonnent et lui font continuer à peindre toujours et toujours pendant 20 ans.

Elle dit que comme Mme Duval *« quelquefois moi aussi quand je les regarde (ces fleurs), j'ai peur moi aussi de ce que j'ai fait, la nuit, il m'arrive même de rêver de la vermine, de ces saletés qui vont nous dévorer un jour, nous grignoter lentement (ce qu'ils font déjà car la pulsion de mort est à l'œuvre) sans se presser parce qu'elles auront tout le temps devant elles. Et quand je regarde mes pétales, je me dis que ça grouille comme dans mes rêves ».* Mme Duval lui dit : *« mais, figurez-vous, Séraphine, que derrière vos beaux bouquets, il y a des choses que je distingue à peine et qui me font peur. Comme si tout à coup vos feuilles avaient été blessées, déchiquetées par un couteau, le cœur de vos fleurs, on dirait qu'il est tranché dans le vif et du sang en coule... ».*

Est-ce que Mme Duval lui a vraiment dit cela ou est-ce elle, Séraphine, qui dit cela, à travers cette Mme Duval qui la faisait parler et répéter devant ses clients pour rire d'elle ? ces rires dont elle dit, Séraphine, qu'elle les voyait *« je voyais tout. Je faisais simplement semblant de*

*ne rien comprendre .../... »*. Ce bout de réel (les rires) a pu lui revenir en boomerang pendant cette période asilaire entre deux délires incompréhensibles. « *Ils croient que ça ne veut rien dire. Ils ne comprennent pas tout. Ils croient seulement à ce qu'ils ont décidé de croire, mais c'est faux. Personne ne m'a jamais crue* ». Ces bouquets, si beaux et indispensables cadeaux à Dieu Le Père, Grand Autre qui la soutient, mais qui échoue à chaque fois, d'où sa répétition incessante de peinture pour la faire tenir jusqu'au vacillement total. Cela l'amène au délire autour d'une naissance impossible de jumeaux qu'elle ne peut alimenter avec l'herbe, la nature qui est l'essentielle nourriture de son regard d'enfant introjectée, restée là fixée, sans refoulement, clivée, ayant nourri dans un premier temps sa peinture. Ses « *feuilles blessées* », « *déchiquetées par un couteau* » apparaissent comme si des blessures d'enfance trop vives n'avaient pas été assoupies. Cette souffrance semble se manifester également « *par des fleurs dont le cœur (ce qui n'est pas rien) tranché dans le vif et du sang en coule* » comme des larmes que Séraphine n'aurait pu verser et qui transparaissent métaphoriquement par du sang (qu'elle mélange avec sa peinture) dans ses bouquets.

Son désir aurait peut-être été, qu'on lui dise ses paroles, qu'on lui reconnaisse ses feuilles blessées, déchiquetées au couteau ou qu'une écoute, qu'un entourage aimant puisse écouter, entendre quelque chose de ses peintures qui puissent l'aider à symboliser un tant soit peu un bout de réel mais le traitement de la psychose, en ces années 30 était fait que d'enfermement. Elle dit bien (p. 182) « *Quel bonheur, le jour où M. Uhde s'est rendu compte ! Il fallait bien qu'il les découvre un jour ou l'autre, mes imaginations* » car c'est bien dans son histoire qu'elle a vu les pommes qu'elle a peintes sur une planchette de bois achetée par Les Léon rachetée par M. Uhde.

Elle s'en souvient :

« *de vraies pommes grasses rouges et piquées de rouille, comme celles qui tombaient des arbres à Arcy. Quand je revenais de l'école, au-delà du mail, il y en avait des seaux entiers à remplir dans le champ de Jeanne ... Et cette folle de madame Léon qui regardait les pommes et qui disait : « mais enfin, Séraphine, c'est des pommes, ça . Où donc en voyez-vous ainsi ? mais, vous aussi, je lui répondais, vous devriez les voir comme ça. C'est dans la vie, vous savez »*. le regard a bien pris, a bien figé ces pommes rouges piquées « *tout ce qui est à voir, dit-elle, est au fond de moi. Plus je me trouvais dans mon vieux puits de la rue Tiphaine, plus je voyais, et mieux je voyais...* ». La solitude, quand elle est bien bordée –dans son vieux puits de la rue Tiphaine- son appartement dont elle fermait à double tours, les serrures comme pour que rien ne lui échappe de son intérieur ailleurs que dans sa peinture et surtout aux autres car un écriteau disait au bas de l'escalier « *ne pas déranger...* ». Cela permet d'aller chercher au fond d'elle ce qui y est gravé, niché par le regard pour Séraphine ou par d'autres sens pour d'autres artistes.

« *ça, des fleurs et des fruits qui n'existent pas ? des fleurs de folle, ils disent ... Mais elles existent puisque je les vois. Seulement il faut aller les chercher très loin et ça c'est très difficile* ». C'est cette image figée en elle depuis son enfance –comme un son inouï entendu par un Mozart qui crée des morceaux uniques- fuite de son vécu, de son émotion dont on peut penser qu'elle est vraisemblablement liée au manque indélébile de sa mère qui n'a pu l'accompagner que pendant sa première année –là où le stade oral a toute son expression avant même que le suivant, l'anal, ne s'installe ; et de son père qui n'a pu l'aider à la construire dans la verticalité, au regard du phallus dont elle est toujours à la recherche, le fiancé, Dieu, M. Uhde, mais qui l'abandonneront comme sa mère morte le jour des ses 1 an et son père, mort lorsqu'elle a 6 ans et qui fait qu'elle n'a pu que basculer dans la psychose, dans le délire.

L'étrangeté de ses bouquets semble venir de ces profondeurs inconscientes et conscientes indicibles par les mots mais par le médium peinture qui lui échappe des mains –dont elle dit être la servante comme si elle y était soumise, ne pouvant faire autrement, traversée par ses moments de peinture auxquels elle ne peut échapper, aliénée comme elle sera plus tard aliénée par ses délires.

L'émotion qu'elle n'a pu totalement déversée après la mort de ses parents paraît dans ses feuilles, dans ses fleurs d'où la beauté mais aussi l'inquiétude. Ce qui la différencie d'un peintre des « Amis des Arts », elle le dit « *alors on se contente de dessiner le myosotis, le lis, la marguerite tels qu'on les voit dans les jardins ou sur les talus des chemins. Tout ça est tellement vrai que ça en devient faux !* »

Et puis comme je ressens des difficultés à écrire ce que ça peut être, Séraphine le dit :

« *C'est compliqué à expliquer, mais moi je me comprends. Mes fleurs, elles n'existent pas sur les bords des chemins telles quelles, mais en fait oui, elles y sont. Il suffit de bien voir ... Et puis, M. Uhde est venu. Il les a vues, mes pommes, oui, et bien vues, si bien qu'il les a achetées à Mme Léon.* »

M. Uhde apparaît là comme au cœur du Grand Autre. Elle se reconnaît. Il lui signifie, lui donne un signifiant qui lui permet de continuer, pendant 20 ans, à peindre, un signifiant lui permettant de faire confiance à ce qu'elle voit à l'intérieur, un deuxième signifiant peut-être, le premier lui ayant été donné par l'ange qui lui avait demandé de peindre pour la Bonne Mère, projection à sa propre mère peut-être, pour la maintenir en vie en elle, lui apporter des fleurs, comme la chanson des roses blanches sur la tombe. M. Uhde, « *le lendemain matin, il les avaient mises sur une chaise, bien en vue pour que je ne les rate pas ...* » « *C'est de vous, Séraphine ?* » qu'il m'a dit. « *Oui, Monsieur. Et vous en avez d'autres ?* » « *Plein d'autres* », que je lui ai répondu en souriant ... « *Montrez-les moi, Séraphine* ». C'est par le regard, le voir, l'avoir vu, le montrer et le se montrer, à travers les peintures que leur relation commence, qu'une relation commence entre un critique d'art, collectionneur de peintures, dénicheur de peintre et une artiste car « *quand il les a vues, toutes mes fleurs, tous mes fruits, il m'a dit : « ne travaillez plus dorénavant qu'à cela, Séraphine, plus que de la peinture, maintenant. Plus que de la peinture...* ». C'est une relation d'amour dans la complémentarité de deux désirs –celui de peindre, celui de dénicher de nouveaux talents, qui va s'installer pendant une vingtaine d'années puis s'effondrer pendant/à cause de la première guerre mondiale, va reprendre puis s'effondrer définitivement un peu avant la deuxième guerre mondiale avec l'effondrement psychique de l'artiste. Peut-être que pour le collectionneur de peintures qui l'avait déniché en tant que nouveau talent des années avant, n'avait plus le désir de l'accompagner, de soutenir son désir ... et tout s'effondre.

p. 186 « *Aimer, aimer, voilà le grand mot .../... dit-elle, j'ai trop donné à la peinture. Ça m'a recouverte comme la vie du volcan. J'avais la tête qui cognait, qui tapait, et plus elle cognait, plus je jetais des fleurs sur la toile, plus les bouquets s'embrasaient. On croyait, quelquefois qu'il y avait le feu dans la maison, mais je criais, allez-vas-y, Séraphine, fonce, fonce comme une bête, ne te laisse pas aller, ne sois pas fainéante, tu es fatiguée, mais tu dois continuer* » jusqu'au jour où Séraphine n'a plus pu continuer, prise par la frénésie de peindre, par un corps qui ne suivait plus. Ce qui a donné naissance à autre chose que de la peinture. Ce ne sont plus des vers qu'elle sent au fond de son ventre : « *et vous qui poussiez dans mon ventre. Et je ne faisais rien. Je me laissais avoir par la peinture. Mère indigne, voilà ce que j'étais* ». Séraphine rentre sagement dans sa chambre de l'asile après avoir erré dans le parc en pleine nuit : « *allez, il faut rentrer, petits. Il fait froid. Vous avez vu comme la lune est froide, ce soir comme les rayons sont blancs comme de la glace ? je vais vous bercer, je vais rentrer dans la*

*petite chambre, tout y est scellé .../... On va rentrer, oui, les petits, on va rentrer dormir . Je vais vous dire une prière. Sans cela rien ne se donne. Ni les bouquets, ni les grands arbres, ni les pétales frangés de perles. Ni vous. Vous ne viendrez jamais à terme, sinon ».*

La mort prématurée de sa mère et de son père a pu faire manque de modèle familial pour elle, ce qui ne lui a pas donné la possibilité d'aimer, d'être aimé dans un couple ainsi et d'enfanter. C'est seulement dans le délire qu'elle peut se créer des enfants. Le délire apparaît comme un désir manqué, inavoué peut-être. Il apparaît comme impossible avant de peindre comme si d'être passé par l'objet regard, en lien avec ses productions picturales, lui permet de passer à un objet oral, comme si l'un était nécessaire avant l'autre, comme si cette période de 20 ans de peinture était nécessaire pour puiser en elle quelque chose de l'ordre de la maternité, de la femme, ce qu'elle ne pouvait faire avant.

*« ... mais j'irais jusque sur les collines de Clermont pour vous chercher de l'herbe, les petits, s'ils venaient à en manquer ici... Au puits Tiphaine, je vous aurais fait des fleurs, des feuilles, des fruits, vous auriez eu tout ce que vous désirez. Mais ici, comment faire autrement que de vous donner que cette sale herbe piétinée par les pensionnaires, la journée, par les roues des brancards ? »* Ce qu'elle leur donne à manger à ses jumeaux fantasques, c'est ce qu'elle a connu, elle, enfant : *« j'avais faim moi aussi quand j'étais petite, et je me sauvais après l'école, je ne partais pas jouer avec les petites filles de mon âge sous le mail ombragé. Je filais dans les champs, près des vaches et des veaux, j'entendais les bêtes ruminer ».*

Et comme pour leur apprendre à manger :

*« Je mâche comme elles maintenant, je mastique bien, j'ai appris, je fais circuler l'herbe dans toute la bouche. Je croquais aussi les fruits verts aux arbres, les baies aux haies des jardins. Les pommes, les coings, il fallait avoir des bonnes dents ».* C'est en mère identifiée aux vaches qu'elle gardait, étant enfant, qu'elle peut, à ses enfants imaginaires, transmettre quelque chose d'elle. C'est aussi, pour ne pas mourir, affamée, qu'elle se nourrit d'herbe à quatre pattes, comme si elle avait gardé cette animalité au fond d'elle, bien cachée, après l'avoir bien observé pendant son enfance.

*« Je connais tout de la campagne, le bruit du vent dans les herbes, le souffle des tiges, le pas pesant des bêtes quand elles veulent aller à l'abreuvoir, le mugissement plaintif des veaux, la succion des tétines quand les petits veaux viennent tirer le lai. N'ayez crainte, les petits, vous ne manquez de rien. Malgré la guerre... »* De son sein, elle ne peut tirer de lait. La nourriture qu'elle ne pourra imaginer donner à ses enfants fantasques ne pourra rester que celle qu'elle a connue. Du sein de sa mère, que lui en est-il resté ? Etait-elle sevrée lorsque sa mère meurt ? En ces temps, l'allaitement durait plusieurs années.

*« Malgré ce maudit sein qui me fait si mal, si mal... »* L'auteur dit qu' *« on décèle un cancer du sein très avancé »*. Elle dit que sa douleur est due à des montées de lait : toujours ce désir de maternité, cette envie d'enfanter qui la talonne et la harcèle. Le mal s'installe implacablement. Elle maltraite son sein, pince et le secoue, il suppure, elle se révolte : *« Tous les jours, ils me mettent une mèche pour sucer le pus. Je l'arrache. Je n'aime pas cette tige blanchâtre qui dégouline de moi. Toute humide de pus. Toute sanguinolente. Moi seule, je le ferai guérir, mon sein. Il suffit de le vouloir. De prier, ça je le sais. Mais ça tire, ça tire très fort. Ça remonte jusque dans le dos .../... Continue de nourrir tes jumeaux. Ne t'occupe que d'eux vas-y. C'est ta nouvelle mission maintenant. Tu dois la mener à bien. C'est pour le ciel que tu travailles ».* Servante, elle l'est jusqu'au bout. Elle le dit, par ailleurs, en s'adressant à ses jumeaux imaginaires : *« c'est ce que je serai toujours... Quand j'étais petite, je servais les bêtes. J'étais leur domestique. Elles étaient reines. Je leur donnais à boire, à manger du bon fourrage sec. Je les soignais aussi. Plus tard j'ai servi Dieu au couvent et plus tard encore,*

*les bonnes gens de Senlis. Maintenant je suis toute seule avec vous. C'est pour ça, je dois aimer doublement ».*

Elle n'a pas aimé, put-être, elle a essayé de se faire aimer en étant servante, en se mettant au service des autres, « en se plaçant » comme elle disait chez les bourgeois ou au couvent, auprès de Grands Autres qui, au départ, la sermonnaient d'où son placement auprès des religieuses plus compatissantes. Elle est restée debout près du Seigneur, qui lui, ne fait aucun choix dans ses brebis, et elle le défend face à tout le monde, notamment auprès des bourgeois avec qui elle venait prier et clamer les cantiques, elle pour qui son statut social lui indiquait de le faire avec les gens de sa condition.

Elle n'a pas été aimée et pour payer cette dette, pourrait-on dire, elle se doit d'aimer doublement –d'où, peut-être l'enfantement imaginaire de jumeaux.

Un être humain sans amour, cela donne un être humain rustre, sauvage –voir l'enfant sauvage- un animal ou presque et c'est en animal qu'elle va se nourrir avant de mourir. Elle cueille de l'herbe pour manger, elle mange des détritux, les genoux à terre, à quatre pattes, dans cette France nazie où les malades mentaux meurent de faim, la nourriture leur étant volée par les soignants, eux-mêmes affamés.

Laissons-la parler encore un peu, vivante :

*« Moi, le Ciel, je le connais déjà. Ce n'est pas le Ciel qui naissait sous mes doigts ? Pas le Ciel, ces nuées de fleurs qui envahissaient la toile, voulaient la dépasser, gagner l'espace entier ? Pas le Ciel, ces fleurs parées de riches dames ? ces bouquets qui fusaient comme des comètes, ces plumes ornées comme des bijoux de reine ? Pas le Ciel, ces arbres qui ressemblaient à des vitraux ? »*

Mais

*« Je suis fatiguée, j'ai mal, Bonne Vierge, ayez pitié. J'ai mal. Je ne sais pas si j'arriverai à les nourrir, les enfants. Il faut du courage, des forces. Je n'en ai presque plus. Je sens que tout m'échappe. Que tout me glisse entre les mains. Comme le petit ruisseau de pus qui glisse sans cesse de mon sein. Avec des filets de sang, comme ceux que je peignais et qui se faufilaient dans les pétales de fleurs. »*

Et imaginons les dernières paroles pour ses parents :

*«Papa et maman ». « Ils vont tout détruire. Les roues sont plates, elles vont écraser les fleurs des talus. Et je ne serai pas là pour leur rendre hommage. Pour les parer doublement de bijoux (ce qu'elle a fait dans ses peintures), elles auront été si flétries, si souillées ».*

*Et puis, elle sent la mort arriver, comme beaucoup d'autres personnes notamment en réa :*

*« J'arrive, Bonne Mère, je rejoins les bâtiments, je vais chercher mes affaires. Il y en a pour peu de temps. Quelques heures, quelques jours au pire. Le temps de prévenir l'interne, le médecin chef, l'infirmière. La nuit se fait de plus en plus noir. Tout se mélange, dans ma tête. Je ne sais plus où est la maison. Je ne veux pas qu'ils aillent à Arcy. Je ne veux pas qu'ils profanent la tombe de papa et de maman.../... Rentre Séraphine, il n'y a plus rien à faire ici. Tout est perdu. Tu ne peux plus les aider. Tu ne fais plus de belles fleurs pour les aider à vivre, à supporter la laideur du monde. C'est trop tard. Il fallait t'y prendre bien plus tôt. Il n'y a plus que la nuit et les allemands qui gagnent du terrain et détruisent toutes les fleurs des chemins. Mais tout recommencera après toi. On refera les routes, on essaiera d'arranger les dégâts, on disposera les bouquets de fleurs sur les buffets, sur les tables, il y en aura qui dessineront sur des toiles et ils exposeront à l'Amicale des Arts des bouquets de zinnias et de chrysanthèmes bien léchés. Ils feront en sorte d'embellir la vie. Mais pour l'instant, il faut que la nuit se fasse, il faut passer par là. Il faut subir. Et toi, Séraphine, tu n'y peux plus rien. Alors, rentre à la maison. Fais ton balluchon. Rassemble quelques hardes et suis le chemin de lumière de la Bonne Vierge Marie. Celle-là ne t'abandonnera pas. Jamais. Suis là et si tu veux un conseil, ne la quitte pas des yeux. Crois-moi, c'est ce qu'il y a de mieux pour toi et*

*pour les petits. Pense à eux. C'est toi qui en as la charge. Suis-les des yeux, ne les quitte pas, ô bonne Mère. Juste encore un petit peu de lait de lune sur ma peau. Rien qu'un peu de lait. Quelque chose de doux qui fera tiédir ma peau, apaisera mes douleurs, me donnera du courage pour partir. Non, c'est encore trop, cela. C'est trop exiger. Il faut se résigner. Je n'ai plus de forces. J'ai idée que le jour ne se lèvera pas. Qu'il faudra prendre le chemin des comètes dans la nuit toute noire. Et avancer, guidée par la voix de la Bonne Maman. C'était donc cela que de vivre. Servir. Etre la servante. Toujours elle ».*  
*« Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon Sauveur ... » J'arrive. J'arrive. Ne me brusquez pas. Je ne prendrai pas beaucoup de temps. J'essaierai de marcher le plus vite possible. Mais je ne veux pas qu'il y ait de pèlerinage sur ma tombe, ni canonisation, si je puis par ce moyen-là vous être agréable, ô Divine Mère... »*

Voilà Séraphine partie rejoindre son père et sa mère, Dieu et la Vierge, les retrouvant dans la sérénité mystique qui était la sienne. Et tant pis si pour les mortels, elle ait été enfouie sous la terre des fosses communes sans enterrement tel qu'elle l'avait rêvé quand elle peignait, le cercueil accompagné de tous ses admirateurs d'art, de tous ces critiques d'art, de ces directeurs de musées qui auraient pu acheter ses productions artistiques.

Martine Glomeron-de Brauwer  
Novembre 2012

Adresse pour contacter l'auteur:  
[martine.glomeron@free.fr](mailto:martine.glomeron@free.fr)